

Approche d'une éthique de la description, il faudrait dire qu'elle n'est pas représentation, ceci par exemple de Semprun (1) est à rejeter comme facticité « Il ne peuvent pas comprendre, pas vraiment, ces trois officiers. Il faudrait leur raconter la fumée : *dense parfois, d'un noir de suie dans le ciel variable. Ou bien légère et grise, presque vaporeuse, voguant au gré des vents sur les vivants rassemblés, comme un présage, comme un au revoir.*

Fumée pour un linceul aussi vaste que le ciel, dernière trace du passage, corps et âmes des copains ... » Le passage en italiques permet de bien comprendre ce qu'il ne faut pas faire pour rendre compte et offrir au lecteur une impression juste. Il faut être près de la chose, or on s'en éloigne lorsque on veut « raconter la fumée », on ne raconte pas une chose, on la rend présente, c'est le rôle de la description.

« Dense parfois, d'un noir de suie dans le ciel variable » on s'aperçoit aussitôt que cette phrase est écrite pour sonner correctement et pour donner une impression; mais quelle est cette impression immédiate pour celui qui ne saurait pas de quoi parle Semprun, celle d'un vaste paysage où circule souvent une fumée très noire, pas tragique puisque d'abord elle se répète puis, parce que le nombre de fois n'est pas compté « parfois », le parfois implique qu'il n'y a pas d'incidence, cela donne à la fumée un aspect énigmatique mais léger, et assez beau dira-t-on, car elle se détache d'un ciel assez vaste (ce qui est déjà sensible mais est précisé plus loin) dont l'aspect variable charme puisqu'il ne plombe pas, n'est pas statique, est donc signe de changements, un ciel qui n'est pas définitif donc assez léger. L'aspect léger est accentué ensuite par le lexique « légère et grise, presque vaporeuse », le « presque », comme le « parfois » précédant, ajoute de l'imprécision, de l'évanescent, « voguant » en rajoute. On sent que la phrase se laisse emporter par les mots, l'allitération le prouve voguant, vent, vivants qui par l'assonance en « ant » permet de redescendre sur « rassemblé », en bas donc après cette évocation des hauteurs, du ciel, de la grandeur, pour tomber sur un terme familier « copains » qui rend tout ceci subitement pathétique et non tragique. Cette retombée semble, tant elle est en rupture avec le reste, être voulue par l'auteur, il n'a pas osé pousser jusqu'aux enfants, on le sent mais il veut donner à voir le monde comme une société, ce qui en soi est un rabaissement, le monde est plus vaste que l'homme serait-il représenté par des milliards d'individus ; cette société, de plus, serait composée de rapports amicaux dans un camp de survie, cela sent le mensonge -?

Mais avant ceci, on s'est plu à filer le mouvement joli de la phrase tandis que se montrait le vouloir dire, que le terme « copains » rendra plus visible encore (ce pourquoi j'en parle avant), la volonté de message dans cette formule « comme un présage, comme un au revoir » , en effet, on voit mal ce que voudrait dire une fumée qui serait comme un présage puisqu'elle indique ici la fin.

Cependant cela est possible par un esprit contourné qui sait que cette fumée est le résultat – le signe, se dit-il- de la mort de « copains » et ainsi par charité bien retournée de ma mort bientôt, ainsi la mort des amis est éprouvée comme la mienne proche (on peut ici parler aussi de rabaissement) mais ceci est un peu caché par l' « au revoir » familier, induisant comme dans la chanson *ce n'est qu'un au revoir, mes frères*, l'idée d'un à bientôt qui évidemment veut représenter

la solidarité. On sent dans l'emploi de¹ ces mots la manifestation d'un vouloir, celui de l'auteur sans aucun doute qui évite le tragique, celui de la mort d'amis et le transforme en pathétisme de sa propre mort, car l'irremplaçable sera remplacé, ce qui est définitivement séparé sera réuni. C'est donc un message d'espoir qui traverserait cette fumée. Mais il n'est pas présenté mais re-présenté par une imprécision « présage » pour l'aspect haut (ciel) et « au revoir » pour l'aspect bas (copains), ce que souligne la répétition de « comme » qui est le signe de : attention c'est une image, un symbole, cela s'interprète donc et ne veut aucunement décrire cette fumée.

« Fumée pour un linceul aussi vaste que le ciel, dernière trace du passage, corps et âmes des copains ... » On remarquera le caractère joli de la formulation, les rythmes assonant vaste, trace, passage, âmes ; allitérant: linceul, aussi, vaste, ciel, trace, passage, l'ensemble se fondant de « fumée » à « âme » par le « m » et du reste de la phrase par les « a » bien accentués qui se répercutent sur « âmes », âmes que contraste pour finir en un rythme ternaire si typique des bouclages de phrase françaises « corps, âmes et copains ». On ne peut douter, je crois, que la phrase se veuille phrasée et c'est cet aspect encore qui évite le tragique car son mouvement même, la vastitude du ciel, le choix de mots, « linceul, trace, passage, ciel, corps âme » atténuent ce qui est définitif en lui donnant une durée. Ce qui se manifeste par cette tournure curieuse, « fumée pour un linceul » (au lieu de par exemple : fumée pour linceul) qui donne à la fumée le caractère d'œuvre construite comme hommage à la mort des copains comme si on en était déjà au chant pour ces héros, c'est-à-dire dans une vision plus lointaine, sortie des camps, alors qu'on prétend décrire cette fumée-là. Rien d'étonnant dès lors qu'il soit impossible de faire comprendre aux officiers, ce qu'il en est de cette fumée puisqu'on nous berce d'une fumée, image de toute fumée, fumée quasi archétypale ou plutôt cliché.

La conclusion s'impose, on ne veut pas faire comprendre la fumée, on veut l'imposer comme une certaine représentation du monde telle qu'on la voudrait voir exister en une solidarité non pas de l'entraide mais en quelque sorte abstraite car on ne la donne que comme une série de signes plutôt que d'en donner les caractères précis et singuliers. Il s'agit, prétend-on, de faire saisir une impression vécue, il s'agit de témoigner mais on dévie –pour séduire, se faire admirer ? On ne dira jamais assez l'aspect autoritaire de tels mouvements de phrase où se manifeste davantage que la justesse, la volonté d'imposer un tableau qui exclut toute possibilité à l'écriture d'engendrer une image adéquate pour soi, à la mesure donc de chaque lecteur sans quoi l'art de la description se réduit à n'être qu'une sorte de propagande. On peut se demander alors à qui est destinée cette écriture close par la représentation qu'elle veut donner... On répondra qu'elle est destinée au collectif et non au lecteur. Ne sent-on pas, de plus, dans ce passage une sorte de nostalgie, une affirmation d'un « j'y étais », un regret complaisant dont le lecteur est exclu ? Je n'écris pas ceci pour juger G. Semprun, qui s'efforce à bien faire et croit faire bien, mais pour attaquer une méthode artistique qui est partout acceptée comme légitime et consiste à ramener une impression

¹Les deux auteurs choisis ne le sont pas parce qu'ils seraient plus mauvais ou meilleurs que d'autres, ils sont ceux sur lesquels je suis tombés et qui m'ont poussé à écrire ce qui précède; leur choix est hasardeux, on souhaite qu'ils n'en prennent pas ombrage

singulière à du déjà vu, se pliant à la représentation convenue, par conformiste ou pour d'autres raisons, et qui procède fondamentalement par joliesse pour faire passer la pilule de l'approximation, du manque d'exigence et du cliché. En bref, il ne faut pas oublier que Semprun part du constat réaliste qu'on ne peut pas partager l'expérience vécue mais il en tente tout de même la description ; que veut-il donc si ce n'est faire saisir, comprendre... ? Il en passe par une forme qu'on juge inadéquate parce qu'elle ne remplit pas une fonction de description subjective, réaliste donc par singularité, mais celle d'une description attendue faisant appel à une représentation préexistante.

On peut reprocher au texte de Semprun ce qu'on a déjà dit de la description de la pluie dans les Champs D'Honneur de Rouaud (1) : qu'il exhibe une singularité pour la rabattre sur le commun, l'attendu, par une stylisation. On peut donc qualifier cette méthode de formaliste car c'est ici uniquement dans le style que s'aperçoit (s'il y en a) la singularité et non dans l'objet. Il est intéressant de noter à ce propos que Rouaud lui-même reproche au Nouveau Roman d'être formaliste, il dit avoir tété à cette mamelle mais avoir « voulu introduire le réel dans le roman ». Quand on sait à quel point Robbe-Grillet en particulier se réclamait à l'évidence d'un réalisme par ses descriptions précises, géométriques (« mates » dira Barthes) des objets, on se demande ce qu'il veut dire. On ne lui donnera pas forcément tort de condamner le formalisme mais peut-on faire autre chose lorsqu'on s'attaque à des objets sans les voir, à telle enseigne que la pluie nantaise devient la pluie en général et que la fumée noire des camps pourrait être celle de la cheminée d'une usine quelconque? On voudrait, là encore, d'après notre interprétation, rendre visible une image déjà commune, pour quelle raison si ce n'est la dégager et ainsi l'imposer comme point de ralliement qui devrait en quelque sorte rassembler les lecteurs dans une même vision -et ainsi cimenter le collectif ???

La même erreur, qu'on nommera formaliste plutôt qu'idéologique, se pratique aujourd'hui où l'on oblige les élèves à se lever lorsque Monsieur le Principal entre en classe pour inoculer le respect. Ainsi l'on crache sur les idéologies de naguère parce que coercitives, dit-on, et tout à fait contre la nature pratique de l'homme démocratique, tandis qu'on fait exactement la même chose attendant des idées comme du style qu'ils fassent sortir la chose de sa tanière où elle serait cachée, la révélant donc comme l'artiste dit-on nous fait voir, entendre, comprendre, ce que nous ne verrions, n'entendrions, ne comprendrions pas sans lui. Qui peut croire à de telles simplifications ? Serait-ce donc à l'artiste de nous éduquer comme on le voudrait de n'importe quel pédago qui confondrait l'autorité du savoir avec la pratique autoritaire. Serait-ce au romancier de nous forcer par stylisation et donc par volonté séductrice à accepter des représentations communes du monde, que l'on connaît déjà il faut le souligner, usant de l'autorité sournoise de phrasés jolis pour enfoncer le clou d'une vision bornée à répéter la norme, fort de quoi on le suppose, il se sent légitimé et plein d'autorité ?

Ce phénomène de rabaissement du réel à n'être que le sentimentalisme, « plein d'émotion » dit la critique, d'un moi qui énonçant ce qu'il sent banalement croit entrer dans le domaine de la grande

vérité et par là même rendre service à la société et y tenir son rôle, rôle légèrement au-dessus de la masse toujours à éduquer, ça va de soi, ce phénomène est visible dans la plupart des romans d'aujourd'hui où la recherche de papa ou maman, cousine ou frerot, grand papi et tante Léa sont autant de quêtes dit-on de soi-même car ce qui importe avant tout c'est l'identité de soi à soi mais elle est toujours ramenée à être comme tout le monde ; curieux, n'est-ce pas ?